

NGUYÊN-VIÊT-CHU, Hanoï coolie-xe (tireur de pousse-pousse), puis peintre

L'Art et la Vie
L'extraordinaire vocation de Nguyễn-viêt-Chu,
coolie-xe et artiste-peintre
(*La Patrie annamite*, 21 mars 1936, p. 2)

Ceci, je m'empresse de le dire, n'est pas un conte. Les faits suivants sont authentiques et, du reste, déjà connus de plusieurs personnalités de marque. L'homme dont il s'agit eut son heure de célébrité. Si maintenant, il doit seulement au cœur exquis d'une de nos charmantes jeunes femmes de l'élite de Hanoï, de ne pas être tout à fait oublié, et de vivre quelque peu de son art, il est certain néanmoins que c'est un véritable artiste. C'est, à un autre point de vue, un exemple unique, je crois, de la facilité d'assimilation de certains de nos compatriotes.

.... Il y avait une fois un coolie-xe, ou tireur de pousse-pousse, qui fut pris au service d'un Européen, lequel était non seulement un officier supérieur, mais un artiste peintre des plus éminents. Le souvenir du colonel Galland est resté présent dans la mémoire de bien des Indochinois. Or donc, le colonel Galland, en ce temps-là, habitait le Tonkin, et aimait à cueillir avec son pinceau et sa palette, les beaux paysages tonkinois. Il s'en allait le long des routes, s'engageait même dans les sentiers, quittait son pousse-pousse, suivait à pied les diguettes des rizières. Il allait trouver les ombreuses pagodes, les gentils coins de village, les méandres paresseux des fleuves où dorment les voiles des jonques. Dans ces expéditions, un Annamite le suivait : son propre coolie-pousse, qui lui transportait ses boîtes à couleurs.

Arrivé au coin qu'il voulait peindre, le colonel installait son chevalet, s'asseyait et peignait. Le coolie-xe. n'ayant plus rien à faire qu'à attendre le retour de son maître, attendait. Et en attendant, il regardait ce que faisait son maître.

Et à la longue, le charme opéra. L'étonnant phénomène se produisit. Il y parvint. Il y parvint si bien qu'après le départ du colonel Galland, lorsqu'il s'arma de courage et montra ses tableaux, l'éminent romancier Henry Daguerrhes fut surpris et, on peut même dire, charmé. Daguerrhes prit le coolie-artiste sous sa protection. Il parla de lui, il le fit connaître au gouverneur général Pasquier, à Jean Dorsenne, alors de passage. C'est ainsi que Nguyễn-viêt-Chu se vit acheter des tableaux par le chef de la Colonie et fit parler de lui par Dorsenne, incidemment, à propos de Daguerrhes, dans un article des *Nouvelles Littéraires*.

La facture de Nguyễn-viêt-Chu est assez personnelle. Ses tableaux, mieux que bien des enluminures qui se fabriquent en série et veulent se débiter en série dans maintes boutiques « d'art » de Hanoï, présentent une certaine harmonie ; il a une préférence pour les tonalités sobres, quelque peu sombres et mélancoliques. Ce qui ne veut pas dire qu'il est insensible à la gaieté de la lumière, à la vie, au mouvement. Au contraire, certains de ses tableaux, faisant actuellement partie de la collection de madame Didelot à Hanoï — *une route bordée de flamboyants éclatants, une foule devant une pagode* — sont un chatoiement, et le mouvement de certains personnages y est saisi sur le vif. Dans un autre tableau, *Intérieur de Pagode*, que madame René Robin manifestant, une fois de plus, sa bonté agissante et son amour pour tout ce qui traduit l'âme annamite, vient récemment d'acquérir, la perspective est défaillante, les personnages ne sont pas à l'échelle, comme cela arrive souvent avec Nguyễn-viêt-Chu ; mais dans sa

« primitivité », dans le vif coloris des bouddhas, des effigies de génies, des objets en papier votif, on trouve une discrète poésie et un sentiment pieux.

Sans placer Nguyễn-viêt-Chu sur le même plan que tels artistes connus, sortis de l'[École des Beaux-Arts](#) et estimés de tous, — un Lê Phô à Hanoi, un Tô-ngoc- Van, malheureusement exilé actuellement en terre khmère, un Mai-trung-Thu à Hué — je considère son cas comme digne du plus grand intérêt.

Ces lignes pourront-elles contribuer à redonner un peu de notoriété au vieil artiste qui, heureusement, a trouvé un appui en la bonté agissante de madame Didelot, la très distinguée femme de notre éminent confrère, le directeur de l'[Agence radiotélégraphique](#), et la sœur de Sa Majesté l'impératrice. C'est elle qui parvint à intéresser au sort de notre peintre M^{me} Robin, dont on sait la charité et le goût sûr.

NGUYỄN-TIẾN-LANG
